HISTOIRE

DES

PÈLERINAGES

DE LA SAINTE VIERGE EN FRANCE

Honorée des approbations des cardinaux de Bordeaux et de Besançon, et de Mgr l'archevêque de Bourges

Par M. l'Abbé Louis LEROY

Chevalier de l'Ordre royal de Charles III d'Espagne, auteur de la *Philosophie catholique de l'Histoire*

TOME II





PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1874

NOTRE-DAME DE LUMIÈRES.

L'apparition des lumières.

Il est, sous le beau ciel de la Provence, une vallée étroite, formée par deux collines escarpées, Roque-Redonne, ainsi appelée de sa forme arrondie, et Roque-Colombière, à cause des colombes qui habitent les cavités de ses rochers. A l'entrée de cette vallée, est bâti un monastère dont les jardins et les prairies sont arrosés par les eaux du Limergue, qui se jette non loin de là dans le Calavon. Quelques hôtelleries avoisinent le couvent. La route nationale d'Apt à Avignon, traversant cette vallée, est incessamment parcourue par un grand nombre de voitures, venant d'Apt, de Cavaillon, de l'Isle et d'Avignon. Toutes ont un relai dans ce hameau, dont vous apercevez le village, Saint-Pierre-de-Goult, à peu de distance sur une hauteur voisine. Sur les flancs de l'une des deux collines, on voit adossée la chapelle de Saint-Michel, antique ermitage, mentionné l'an 1084, dans une bulle du Pape saint Grégoire VII. Au pied de l'autre, est un sanctuaire dédié à la Mère du Verbe : on l'appelle Notre-Dame de Lumières, il donne son nom au hameau[1].

« La piété des premiers chrétiens avait, il y a plusieurs siè-
« cles, bâti une chapelle dédiée à Notre-Dame, dans le territoire

[1] L'Abbé Fer, *Notice historique sur Notre-Dame de Lumières*. C'est ce travail que nous prenons pour guide, avec celui du P. Michel du Saint-Esprit.

« de Goult, qui dépend, pour le spirituel, de l'évêché de Ca-
« vaillon, et, pour le temporel, de la province de Provence.
« Elle avait été entièrement ruinée il y a longtemps ; toutefois
« on l'appelait toujours du nom de Notre-Dame[1]. »

Il était un fait avéré dans le pays, c'est que, de temps en temps, des lumières merveilleuses brillaient au milieu des ruines de cet antique oratoire. Un jour, c'était en 1661, un habitant de Goult, Antoine de Nantes, vulgairement appelé Jalleton, passant près de ces débris de murailles couvertes de ronces, vit une grande lumière, et, au milieu de cette auréole resplendissante, un enfant ravissant de beauté. Il s'élança dans la clarté pour le saisir, mais l'enfant disparut, laissant de Nantes guéri d'une grosseur énorme et d'un mal interne qu'il avait aux intestins depuis douze ans, et que l'art de la médecine n'avait pu faire disparaître.

Cette faveur, en comblant de joie de Nantes jusque-là maladif, souvent couché ou se traînant avec peine, et maintenant alerte et dispos, appela l'attention sur les lumières mystérieuses qui apparaissaient dans l'enceinte de l'ancien oratoire, que la négligence des chrétiens avait laissé tomber, ou que l'impiété des hérétiques avait renversé. Les personnes les plus âgées du village de Goult et des pays voisins déclarèrent que des clartés merveilleuses avaient bien des fois éclairé, durant la nuit, les débris de la chapelle de Notre-Dame de Limergue. Un vieillard de 71 ans qui habitait en face, déclara que, toute sa vie, il avait vu ces auréoles brillantes ; Jalleton avait joui souvent du même spectacle, depuis quarante ans. A d'autres, elles avaient apparu, tantôt tournoyant autour des ruines de la chapelle, tantôt voltigeant dans les airs, au-dessus des décombres.

On comprit alors que Marie voulait qu'on relevât son sanctuaire de ses ruines, et qu'elle désirait être de nouveau honorée dans la vallée du Limergue. De Nantes, objet d'une faveur spéciale, M. de Melan et Messire Pierre de Barras résolurent de

[1] Michel du Saint-Esprit, *Le saint pèlerinage de Notre-Dame de Lumières*, *Préface*.

rebâtir la chapelle ; ils firent, avec l'assentiment de Mgr de Mazan, évêque de Cavaillon, des quêtes dans la contrée. Le 1er octobre 1661, le clergé de Goult, accompagné des Pénitents blancs et d'une foule de pieux fidèles, se rendit en procession au lieu où apparaissaient encore les vestiges du premier oratoire. Là, M. de la Pierre, doyen du district, bénit une croix de bois qu'il planta en cet endroit, sur le bord du chemin et d'un ancien cimetière, où il restait des traces de nombreuses sépultures. On se mit activement au travail ; la moitié de la chapelle fut reconstruite ; M. de la Pierre vint la bénir, la croyance populaire la désigna sous le nom de Notre-Dame de Lumières[1].

A partir de ce moment, les apparitions lumineuses devinrent beaucoup plus fréquentes : « Des feux, des météores brillent « dans les cieux ; une clarté nouvelle illumine la voûte éthé- « rée[2]. » Dans son histoire de Provence, M. Bouche s'exprime ainsi : « Au territoire de Goult, étant apparu miraculeusement, « pendant la nuit, vers le mois de septembre 1663, quelques « lumières sur une ancienne chapelle, et ensuite s'étant fait « un grand nombre de miracles, il s'y est introduit une très- « grande dévotion du peuple ; le monde y accourut de toutes « parts et s'en retournait fort satisfait, voyant, tous les soirs, « les lumières paraître sur cette même chapelle, qui pour ce « sujet a été surnommée Notre-Dame de Lumières, où tous les « soirs il y a une infinité de miracles, à la confusion des héré- « tiques du voisinage, et à la très-grande consolation de tous « les catholiques. »

L'autorité ecclésiastique s'émut du retentissement occasionné par ces apparitions extraordinaires et si fréquentes de globes lumineux, dans la vallée du Limergue. M. de la Pierre, official forain de Mgr l'évêque de Cavaillon, fit, cette même année 1663, une information juridique, enregistrée au greffe de l'officialité. Il déclara avoir appris de plusieurs témoins oculaires, qu'ils avaient vu, durant la nuit, nonobstant une grande pluie, une belle lumière, grosse comme la lune en son plein, sortie

[1] Fer, *Notice historique.* — [2] Le Père Léon du Carmel.

des coteaux voisins de la chapelle; qu'elle illuminait merveilleusement les endroits où elle passait; qu'elle se divisa en deux parties, dont l'une, la plus petite, se retira au loin, et l'autre alla se fixer au-dessus de la chapelle, où, après être demeurée quelque temps, elle s'éleva vers le ciel et disparut. M. de la Pierre lui-même vit, la veille de l'Assomption 1663, de ses propres yeux, une lumière resplendissante briller en ce lieu, vers les dix heures du soir[1].

Des personnes de toute condition rendirent hommage à l'authenticité de ces apparitions. M. de Beaumont les appelle des météores lumineux, dans ses pieuses stances dédiées à M. de Brancas, lequel a vu et admiré les dites lumières avec M. le marquis de Beauchamp, seigneur de Goult. Un jour que plusieurs personnes étaient réunies à Saint-Michel, elles virent la chapelle de Notre-Dame tout embrasée d'un feu qui les éblouissait. La même nuit, beaucoup de pèlerins de la ville d'Apt, placés sur les hauteurs de Goult, aperçurent des lumières se dirigeant de la chapelle de Saint-Michel sur celle de Notre-Dame, puis vers l'église Saint-Pierre, où elles inondèrent leurs cœurs de consolations, en passant près d'elles. Le jour de sainte Catherine 1663, quatre personnes logées dans une hôtellerie, aperçurent également, vers onze heures du soir, dix à douze lumières, semblables à des flambeaux dans les airs, se dirigeant de la chapelle de Notre-Dame à l'église Saint-Pierre de Goult, puis retournant dans le même ordre à Notre-Dame[2].

Lorsque la chapelle fut bénite, et que l'on commença à y célébrer les saints mystères, ces clartés divines illuminaient le sanctuaire et ses abords, plusieurs fois la semaine, mais plus particulièrement le samedi, jour spécialement consacré à la très-sainte Vierge. Des pèlerins aperçurent dans les airs la Vierge couronnée, au centre d'une auréole de gloire. D'autres virent le crucifix, au milieu d'un globe lumineux se balançant au-dessus de la chapelle; ainsi parle le père Michel du Saint-Esprit, heureux de recueillir sur les lieux les dépositions des

[1] Extrait de son traité sur la dévotion à Notre-Dame de Lumières.— [2] Michel du Saint-Esprit, p. 166 et 171.

nombreux témoins, et témoin lui-même de ces apparitions lumineuses.

Si ces lumières avaient été naturelles, elles auraient été produites dans des conditions uniformes de température ; tandis qu'on les a remarquées, non seulement à l'époque des grandes chaleurs, mais encore parmi les froids les plus rigoureux de l'hiver ; dans les temps brumeux, comme au milieu des pluies torrentielles. Ce n'était point un ni deux pèlerins qui étaient appelés à les contempler ; mais tous les pèlerins qui, attirés par ces prodiges multipliés, se transportaient, chaque semaine, au hameau de Lumières. Un fait digne de remarque, c'est qu'à la suite de ces apparitions, plusieurs partisans des doctrines de Luther et de Calvin, répandus dans les vallées environnantes et vivement impressionnés par ces signes célestes, renoncèrent à leurs erreurs.

Les apparitions lumineuses, qui avaient lieu plus particulièrement le samedi et la veille des fêtes de la Vierge, firent contracter aux pèlerins la pieuse habitude d'arriver au pèlerinage les samedis, ainsi que la veille des fêtes de Notre-Dame, et de passer la nuit en prières sur les collines voisines du sanctuaire ou dans son enceinte, afin d'être témoins de ces prodiges. De même qu'autrefois Moïse, à la vue du buisson ardent, brûlant sans se consumer au désert, s'écria : « J'irai et je verrai cette grande vision! » ainsi toutes les populations qui entendaient parler des lumières miraculeuses apparaissant dans la vallée du Limergue, se disaient : « Allons et voyons cette mer- « veille! » Et ils voyaient des rayons éclatants, partant du sanctuaire de la Reine des anges et de la Reine des chrétiens, et allant se reposer sur la chapelle du chef de la milice céleste et sur le temple du chef de l'Église militante; et ils voyaient la gloire de la Mère du Créateur briller sur la terre et dans les hauteurs des cieux[1].

[1] Fer, *Notice historique.*

NOTRE-DAME DU CHÊNE.

Origine de la statue. Elle brille entre deux lumières.

Sur le territoire de Maizières, dans la vallée d'Ornans, près du chemin qui mène à cette ville, en un endroit appelé Grand-Champ, on voyait un vieux chêne, dont le tronc creux, soutenant à peine quelques branches mutilées, annonçait une chute prochaine. Condamné comme dangereux, il tomba sous la hache, en 1839. Mais ce fut une main étrangère qui le frappa; pas un homme de Maizières ne consentit à se prêter à l'œuvre de destruction. Le petit nombre de ceux qui y assistèrent pour contempler une dernière fois l'arbre encore debout, étaient là les larmes aux yeux, plongés dans un morne silence, en murmurant de sinistres présages : pour tous, ce jour était un jour de deuil.

Pourquoi ces regrets, pourquoi cette peine au sujet d'un arbre décrépit? c'est que c'était l'arbre bien-aimé; c'est qu'il avait abrité, pendant dix siècles, une petite statue de la Vierge en grande vénération. Les ancêtres avaient raconté plusieurs merveilles de Notre-Dame, et eux-mêmes, plus heureux que leurs pères, avaient été témoins de merveilles plus grandes encore. La tradition du pays affiirme qu'elle fut placée dans le chêne par la reconnaissance, à une époque qu'on ne précise plus. Le chemin, en cet endroit, était autrefois un passage peu sûr, bordé, d'un côté, par un bois épais et par un long banc

de rochers coupés à pic ; de l'autre, par une rivière rapide et profonde. Un homme du pays y fut attaqué, la nuit, et se recommanda à la sainte Vierge. Au moment où il allait être précipité dans le torrent, un bruit soudain de pas pressés et de voix menaçantes se fit entendre. Les assassins, épouvantés, prirent la fuite, en abandonnant leur victime, qui chercha vainement d'où était venu ce bruit. Ne doutant point de l'intervention de sa Mère céleste, il plaça sa statue dans le chêne le plus voisin [1].

Telle est la tradition populaire qui, traversant les âges, s'est transmise de génération en génération avec la dévotion à la Vierge du Chêne. Avec les années, l'accroissement de l'arbre rétrécit peu à peu l'ouverture de la cavité où reposait la sainte Image. Le rapprochement devint à peu près complet ; il ne restait plus, au point où l'écorce s'était formée, qu'une légère fente très-étroite. Cependant les bons habitants de Maizières regrettaient de ne plus voir la statue qu'on disait être dans le vieux chêne, et peu de temps avant 93, l'un d'eux, appelé Mille, fermier à la Malcôte, plaça dans un autre chêne une Vierge que l'on vénéra, mais qui ne fit pas oublier la Vierge cachée dans le vieux tronc. Pendant la Révolution, il se fit une coupe générale dans cette forêt, et l'arbre où était la Vierge visible, ne fut pas épargné ; il fut abattu avec une sorte d'impiété ; des hommes méchants trouvèrent là l'occasion d'outrager la Mère de Dieu. Près du lieu où les révolutionnaires commirent ces outrages, Notre-Dame se tenait cachée sous l'écorce du vieux chêne, pour se montrer en des temps meilleurs. L'heureux arbre qui la dérobait aux regards, aurait dû tomber le premier sous la hache du bûcheron, à cause de son état de vétusté et de sa grosseur ; il n'en fut rien : Marie le protégeait ; il avait survécu à bien d'autres abattis ; les gens de Maizières l'avaient toujours respecté ; en cette circonstance, ils eurent encore le courage de le défendre ; et l'homme d'Ornans qui tenait le marteau pour marquer les pieds à abattre, en arrivant

[1] L'abbé Grosjean, *Histoire de Notre-Dame du Chêne*, ch. Ier. — Nous prenons pour guide cette notice rédigée avec talent.

auprès, dit hautement : « Pour celui-ci, je ne le marquerai « pas, on m'en voudrait trop. » Et il passa outre[1].

Grâce à Marie et à la religion de quelques bonnes âmes, le vieux chêne fut conservé. Il attirait les regards des passants par ses branches que l'âge avait flétries, et qui s'avançaient sèches, à demi brisées, sur le bord du chemin. Depuis la coupe nouvelle, il était à plus d'un titre le roi de la forêt. Beaucoup le saluaient, lorsqu'ils passaient devant ; plusieurs s'arrêtaient pour prier à genoux ; les mères en le montrant à leurs enfants, leur faisaient faire le signe de la croix. C'était toujours le chêne de Notre-Dame : ni le temps, ni les révolutions n'avaient pu lui faire perdre ce nom vénéré. Lorsque les temples se rouvrirent à la piété, le culte de Marie se réveilla plus vif, plus ardent dans les âmes. Le moment était donc venu pour le chêne de Notre-Dame de montrer aux fidèles de la vallée le précieux trésor qu'il renfermait[2].

Un dimanche de la quinzaine pascale de l'année 1803, une enfant de treize ans et demi revenait de faire sa première communion à l'église de Scey : c'était Cécile Mille, du hameau de Malcôte, la plus jeune des filles de Pierre Mille, dont le père avait placé au bois du Grand-Champ la statue de la Vierge, détruit par les révolutionaires. Toute cette famille était très-vertueuse, très-estimée, et Cécile passait pour une enfant exemplaire. Notre-Seigneur venait de se donner à elle pour la première fois, Marie voulut, en ce même jour, la combler de ses faveurs. L'enfant s'en retournait avec une compagne, le cœur plein d'une douce joie : elle n'aurait pas voulu passer devant le vieux chêne sans s'agenouiller, selon son habitude, pour faire une petite prière. O surprise ! en se relevant, elle voit sur le chêne une Notre-Dame, et cette Notre-Dame est entre deux lumières qui brillent d'un vif éclat. Tout émerveillée : « Oh ! regarde, » crie-t-elle à sa compagne, « la belle sainte « Vierge que voilà entre ces lumières ! » « Où donc ? » répond l'autre jeune fille, « je ne vois rien, moi. » Cécile lui indique l'endroit ;

[1] Déposition des vieillards, dans l'enquête faite par ordre de l'évêque. — [2] *Ibid.*

mais sa compagne n'aperçoit rien. Quant à elle, les yeux attachés sur l'apparition, elle est dans un saint ravissement : tantôt elle joint les mains pour exprimer sa vénération envers la Mère de Jésus ; tantôt elle étend les bras vers elle pour lui témoigner son amour ; elle pleure, elle prie. Un moment s'écoule, la Vierge et les lumières s'élèvent doucement vers le haut de l'arbre et disparaissent dans l'épaisseur du feuillage.

Cécile se hâte d'arriver à la maison, et de tout raconter à sa famille. Personne ne veut la croire ; sa mère la traite de visionnaire et lui dit qu'elle a vu des vermisseaux. Mais elle persiste dans son affirmation avec une assurance telle, que son père, sa mère et d'autres membres de la famille veulent aller voir. Ils se rendent au chêne avec elle ; l'apparition a lieu de nouveau, mais pour Cécile seule : les autres ne voient rien. C'est ainsi que saint Etienne voit le ciel ouvert et Jésus à la droite du Père, et que le conseil des Juifs n'aperçoit rien. C'est ainsi encore que, dans l'apparition récente de *Pontmain, les* enfants voient la sainte Vierge, invisible pour les autres personnes. Cécile n'en est que plus en butte aux reproches de sa famille qui la traite d'imposteuse et d'extravagante. Mais elle reste ferme et inébranlable dans sa conviction que c'est bien la sainte Vierge qu'elle voit : la beauté, l'éclat, les lumières, tout lui indique une apparition céleste [1].

Cécile se reposait sur la sainte Vierge du soin de justifier la réalité de ses faveurs. Notre-Dame choisit sa fête de prédilection pour se montrer à ses enfants chéris de la vallée. Le jour de l'Assomption, le soleil s'était levé plus radieux que jamais ; car une grande sécheresse désolait la contrée. La vertueuse famille quitta la ferme de la Malcôte, pour aller célébrer à la paroisse le triomphe de la Reine des cieux. Pierre Mille conduisait avec lui ses trois filles, Marguerite, Simone et Cécile. Un homme étranger à la localité, Louis Seure, de Vieille-Loye, bon chrétien, qui était venu passer quelques jours chez eux, pour son commerce de paniers, les accompagnait. Le père devait communier, ce matin-là même. Il était entre sept et huit heures,

[1] *Ibid.*

quand ils arrivèrent au vieux chêne. Pierre et Louis causaient ensemble, lorsque Marguerite dit : « Voilà où Cécile a vu une « Notre-Dame. » Et tous les yeux se portèrent sur le vieil arbre. Mais, ô prodige ! tous aperçurent à l'instant même deux lumières resplendissantes, à la partie supérieure du tronc. « Oh ! « regardez donc, » s'écrient-ils, « qu'est-ce que cela ? C'est ce que « vous avez vu, Cécile ! Mon Dieu, quel miracle ! » Les deux hommes examinent attentivement et s'assurent que ce ne sont ni des vers luisants qui ne brillent que la nuit, à la faveur des ténèbres ; ni des cierges dont la faible clarté pâlit à côté de celle-là. Ce sont des lumières qui resplendissent d'un vif et doux éclat ; elles n'éblouissent pas, elles charment la vue ; les yeux ne peuvent se lasser de les contempler. Il faut cependant se rendre à l'église, car l'heure avance ; on s'éloigne à regret, Dieu sait dans quels sentiments d'admiration et d'allégresse !

Cette apparition est trop manifeste pour ne point attirer l'attention générale. Au récit qu'en font les témoins, la population s'émeut, et, après la messe, tout Maizières court au chêne pour voir les lumières, mais elles ont disparu. Comme tout le monde a entendu dire que l'arbre renferme une Vierge, on veut la découvrir, parce qu'on suppose qu'elle est douée d'une vertu miraculeuse. Munis d'une échelle, d'une hache, Pierre Mille et Louis Seure commencent par se prosterner respectueusement au pied du vieux chêne pour invoquer Marie. Ils entonnent en son honneur un cantique populaire que les spectateurs continuent. Quant à eux, montés sur leurs échelles, ils creusent le tronc du chêne, à la place que les deux lumières avaient laissée entre elles, à l'endroit où Cécile avait aperçu une Notre-Dame. Bientôt une cavité est mise à découvert, une Vierge s'y trouve ; elle est couronnée d'un diadème ; de la main droite elle montre son cœur immaculé, comme un gage de protection et un asile de paix ; sur son bras gauche repose l'Enfant Jésus, qui montre aussi le cœur de sa Mère, comme pour dire aux pécheurs : voilà la source de la miséricorde et du pardon. Son cachet d'antiquité indique qu'elle a passé là plusieurs

siècles sous la garde de l'amour. A cette vue, tous les spectateurs tombent à genoux et la vénèrent. Le curé de Scey est averti, il arrive, prend d'une main respectueuse la statue qu'il présente à l'avide curiosité des fidèles présents[1].

Les voyages de Notre-Dame du Chêne. Les preuves de l'apparition.

Chacun juge bien que la statue, dont la découverte est due à une apparition céleste, à une manifestation merveilleuse, doit rester au vieux chêne de Grand-Champ. Mais pour qu'elle y soit placée convenablement, il faut agrandir l'ouverture et lui donner la forme d'une niche. Qui l'emportera à sa maison, pendant ce travail ? Une famille a des titres particuliers à cette faveur ; tout le monde la désigne : c'est celle de Mille. Le chef emporte avec bonheur son trésor. La divine Vierge sort de la retraite du vieil arbre, comme autrefois de la retraite de Nazareth, pour aller où son amour la conduit. Ce n'est plus une cousine bien-aimée qu'elle va visiter, mais des enfants chéris à qui elle a hâte de porter ses bénédictions, parce qu'ils ont cru aux merveilles de sa puissance. A la Malcôte, les membres de la famille s'empressent de lui ériger un autel, sur lequel on la dépose. Cécile est dans l'enivrement de la joie ; elle va cueillir les plus belles fleurs du jardin, pour orner ce petit trône improvisé. Puis, tous, le père, la mère et les enfants, se prosternent pour vénérer Celle qui daigne habiter parmi eux. C'est la Reine du ciel et de la terre qu'ils ont la consolation de posséder ; afin qu'ils puissent l'approcher sans crainte, elle s'est cachée sous la forme d'une statue d'argile. Elle est humble et petite, cette statue ; mais elle est entourée de l'auréole du miracle.

[1] Grosjean, *Histoire de Notre-Dame du Chêne*, ch. II et III. — Extrait de l'enquête faite par ordre de Mgr de Besançon, déposition des témoins.